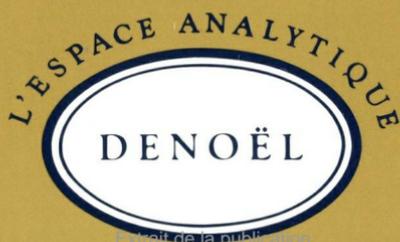


Conrad Stein

L'enfant imaginaire

Deuxième édition
revue et augmentée
d'un index



L'ENFANT IMAGINAIRE

DU MÊME AUTEUR

La mort d'Œdipe, collection « Médiations »,
Denoël-Gonthier, 1977.

Aussi, je vous aime bien, *Denoël*, 1978.

Œdipe-roi selon Freud, préface à Marie Delcourt,
Œdipe ou la légende du conquérant, *Les Belles-Lettres*, 1981.

Les Érinyes d'une mère, *Quimper Calligrammes*, 1987.

Conrad Stein

L'enfant imaginaire

Deuxième édition
revue et augmentée
d'un index

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1971
Deuxième édition, 1987.
19 rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23414-2

SOMMAIRE

Avertissement de la deuxième édition.	7
---------------------------------------	---

Première partie

LA SITUATION ANALYTIQUE

1. La régression dans la situation analytique.	11
2. Transfert et contre-transfert.	31
3. Le malaise dans la situation analytique.	43
4. Le jugement du psychanalyste.	59
5. Scénario transférentiel et phantasme de l'inconscient	77

Deuxième partie

LE COMPLEXE D'ŒDIPE

6. La constitution du conflit dramatique. . .	99
Post-scriptum. L'esprit de l'escalier . . .	111
7. L'horreur de l'inceste. . .	117
8. Le désir incestueux. . .	135
9. Le désir de mort.	153
10. Le complexe d'Œdipe. La question de son origine . . .	165

Troisième partie

LE COMPLEXE DE CASTRATION

11. Le pénis et la parole . . .	181
12. La chaîne symbolique. . .	191

13. Les avatars du complexe d'Œdipe .	207
14. La partie et le tout. . .	219
15. La différence des sexes . . .	231
16. Un rêve qui vient à point	245
17. Un rêve qui avait semblé venir à point .	269
18. Le complexe maternel.	287
19. Scène primitive et parole primordiale.	303

Quatrième partie

L'ESPACE ANALYTIQUE

Avertissement	329
20. La double rencontre . . .	335
Notice chronologique et bibliographique.	365
Index analytique .	367

Avertissement de la deuxième édition

Lorsque je conçus, en septembre 1963, le projet de mettre en évidence les processus à l'œuvre dans la situation analytique pour tenter de rendre compte des résultats de la cure, je n'avais pas conscience de m'engager dans un travail sans fin. L'ouvrage, dont voici la deuxième édition, témoigne de l'état d'avancement de ce projet au moment où je me décidai à le publier. L'écrit engendrant l'écriture, les chapitres s'étaient succédé, souvent à l'occasion de retours en arrière exigeant que ce qui leur avait donné lieu ne soit point modifié. De même, la prise en compte du chemin parcouru depuis la parution de l'édition originale ne saurait-elle m'engager à y ajouter, retrancher ou modifier quoi que ce soit.

La révision du texte n'a porté que sur des détails d'ordre formel. En revanche, un index analytique s'est révélé indispensable. Mes remerciements vont à ceux qui ont bien voulu se charger de l'établir.

Parc-Trihorn, *juillet* 1987

PREMIÈRE PARTIE

LA SITUATION ANALYTIQUE

CHAPITRE PREMIER

La régression dans la situation analytique

Un usage bien établi veut que tout psychanalyste fasse ses premières armes sous le contrôle vigilant d'un praticien expérimenté. Au cours des entretiens où il rend compte d'une pratique supposée plus ou moins hésitante, il peut arriver que le débutant rapporte une interprétation qu'il a donnée à son patient et que son contrôleur, tout en le félicitant d'avoir fort bien compris ce qu'il est convenu d'appeler, d'un terme assez malheureux, le « matériel » de son patient, lui reproche d'avoir fait part de son interprétation à ce dernier. Il aurait mieux fait de se taire. L'erreur inverse est tout aussi fréquemment dénoncée. Après avoir répondu de manière satisfaisante au contrôleur qui lui demandait comment il avait compris les paroles prononcées par son patient — telles qu'il venait de les rapporter —, l'élève est tout surpris de n'avoir pas de réponse à la question qui tombe aussitôt après : pourquoi diable n'a-t-il pas communiqué son interprétation au patient ? Il aurait mieux fait de parler. De telles mésaventures sont monnaie courante durant les séances de contrôle d'un élève considéré comme doué. Quelque chose peut-il être dit de ce qui sépare nos deux interlocuteurs, de cette expérience du psychanalyste qui, à première vue, paraît faite de pure intuition ?

L'expérience est celle de l'analyse du transfert, phénomène dont Freud signala l'existence dès ses *Études sur l'hystérie* où il nota que « le transfert sur le médecin est la conséquence

d'une fausse liaison ». Une patiente, qui avait jadis souhaité qu'un homme lui vole un baiser, s'avéra un jour inapte à la poursuite du travail analytique, selon l'expression de Freud, et Freud découvrit que cette inaptitude était liée au vœu informulé de la patiente qu'il lui vole un baiser. La représentation de la personne de Freud s'était donc substituée à celle de l'homme jadis rencontré. Vers l'époque où il publiait cette observation, Freud eut l'occasion de réussir pour la première fois l'interprétation complète d'un rêve. Il s'agissait de l'un de ses propres rêves, et ce rêve concernait une de ses patientes nommée Irma. Ainsi qu'il devait le rapporter quelques années plus tard dans son livre sur *L'Interprétation des rêves*, son rêve avait été motivé par son désir de dégager sa responsabilité de l'échec de la cure d'Irma. Il avait proposé une solution à sa patiente, cette solution était la bonne, et l'échec était dû au refus d'Irma de l'accepter. A cette époque, Freud pensait en effet que le devoir du psychanalyste se bornait à proposer la solution, c'est-à-dire l'interprétation, au patient : à ce dernier de l'accepter, s'il le pouvait. Il voyait également le transfert comme une complication de la cure, et lui-même n'était d'ailleurs pas à l'abri des fausses liaisons qui sont la cause de ce qu'il devait appeler plus tard le contre-transfert du psychanalyste, car il n'était pas encore engagé très avant dans son auto-analyse. Dans ces conditions, le seul problème était de comprendre. La question de l'opportunité de parler ou de se taire ne se posait pas encore. C'est à la faveur de sa propre analyse qu'on devient capable à la fois de déceler en soi les fausses liaisons qui empêchent de comprendre, et d'acquiescer une certaine aisance dans la conduite de la cure, d'acquiescer somme toute ce qu'on appelle l'expérience. Mais, à supposer qu'on possède vraiment l'art de parler à son patient à bon escient, cet art reste intuitif tant qu'on n'a pas élucidé le mode d'action de l'interprétation.

I

Après avoir admis avec Freud que le transfert sur le psychanalyste était la conséquence d'une fausse liaison, nous pourrions nous demander de quoi le psychanalyste s'autorise pour émettre un tel jugement, ou plutôt nous aurions pu nous le demander si nous ne savions pas qu'un tel jugement avait été l'une des principales conditions de la découverte de la psychanalyse et qu'il reste une condition de toute cure : ainsi que Freud devait l'écrire plus tard dans ses *Remarques sur l'amour de transfert*, le psychanalyste « se doit de reconnaître qu'une patiente s'énamoure sous la contrainte de la situation analytique et que cette passion ne saurait être attribuée aux avantages de sa personne ». Il se doit de le reconnaître et il est bon qu'il sache dénoncer la fausse liaison au moment opportun, c'est-à-dire lorsqu'elle en vient à faire obstacle au progrès du travail analytique. Mais comme très souvent le patient n'est pas en mesure, telle Irma, d'accepter la solution qui lui est proposée, il faut commencer par examiner les particularités de cette situation analytique qui impose au patient une contrainte telle que les liaisons qu'il y établit doivent être jugées fausses, ainsi que les incidences de la parole prononcée par le psychanalyste sur les phénomènes que cette situation induit. La contrainte en question n'est pas principalement celle que le patient peut ressentir du fait du prix et de l'horaire des séances, ou du fait de sa position allongée sur le divan et de l'absence de réponse du psychanalyste : il s'agit plus fondamentalement d'une contrainte qu'il subit sans le savoir, en raison d'une certaine liberté à laquelle il accède durant les séances lorsqu'il ne sent nullement entravé par les conditions de la cure.

Dans *L'Interprétation des rêves*, au chapitre consacré à la méthode, Freud explique que le matériau de l'interprétation des idées pathologiques ainsi que celui des formations oniriques est fourni par le patient lorsque celui-ci concentre toute son attention sur ses « perceptions psychiques ». A cette

fin, il faut exiger qu'il suspende la critique au moyen de laquelle il opère habituellement le tri des pensées qui émergent en lui; s'il y parvient, d'innombrables idées — qui autrement seraient restées insaisissables — accèdent à sa conscience. « C'est ainsi qu'on transforme les représentations non voulues en représentations voulues », c'est ainsi qu'on se laisse aller à « des idées qui apparemment s'élèvent [ou : prennent leur essor] en toute liberté ». La liberté à laquelle on peut atteindre, dans une certaine mesure, à la faveur de la situation analytique, et à laquelle je faisais allusion plus haut, est celle qui résulte de la réalisation des conditions de l'auto-observation. Mais à poursuivre avec une attention concentrée l'enchaînement des pensées qui émergent en soi, on ne peut manquer d'aboutir à des représentations propres à susciter une très vive résistance qui s'oppose à leur émergence. La patiente qui souhaitait que Freud lui vole un baiser était en proie à une pensée de cette nature. La contrainte de la situation analytique dont Freud parle à propos des patientes qui s'énamourent de leur psychanalyste, est donc la contrainte d'une représentation activée dans le cours de la libre émergence des pensées non voulues, à la faveur de l'abolition de la critique.

N'est-ce pas un paradoxe que de parler de la liberté d'une personne qui, obéissant à l'injonction d'autrui, se donne la peine de réprimer toute critique afin de transformer ses représentations non voulues en représentations voulues et de poursuivre leur émergence d'une attention concentrée? Cette personne ne réalise-t-elle pas une sorte de dédoublement qui exige un effort de volonté? Il est vrai que Freud ne parlait que d'une émergence apparemment libre des pensées, et non pas de la liberté de celui qui les observe. Mais il est vrai aussi que Freud décrivait l'élimination de la critique comme une sorte de désembrayage ou de débranchement, opération qui ne coûterait qu'un effort minime et grâce à laquelle la quantité d'énergie psychique soustraite à la critique pourrait être mise au service de l'auto-observation, cette quantité variant d'ailleurs en fonction du thème qui doit être fixé par l'atten-

tion. (Au moment où la patiente des *Études sur l'hystérie* était sous la contrainte du souhait que Freud lui vole un baiser, cette quantité était nulle). Et il précisait que la plupart de ses patients y parvenaient dès la première injonction et que lui-même le réussissait parfaitement à condition de se soutenir de l'écriture. « Durant le travail psychanalytique, écrivait-il, j'ai remarqué que l'état psychique de l'homme qui réfléchit est bien différent de celui de l'homme qui observe ses processus psychiques. Au cours de la réflexion, une action psychique joue un rôle beaucoup plus grand qu'au cours de l'auto-observation la plus attentive, ainsi qu'en témoignent la mine tendue et le front plissé du penseur, par opposition à la mine tranquille de l'auto-observateur. » Et il ajoutait qu'il s'agissait, en ce qui concerne la répartition de l'énergie psychique, d'obtenir un état assez semblable à celui qui précède l'endormissement, mais toutefois en renonçant volontairement à la transformation des pensées non voulues en images acoustiques et visuelles, telle qu'elle se produit dans le rêve au cours du sommeil.

En somme, il s'en est fallu de peu que Freud ne compare l'état psychique du patient étendu sur le divan à celui de l'insomniaque, et je crois que cette comparaison pourrait avoir quelques mérites. Plus avant dans le même livre, au cours d'une discussion à propos de l'oubli des rêves, Freud souligne les analogies du processus aboutissant à l'interprétation des rêves avec le processus onirique lui-même. A la limite, pourrait-on conclure, l'analyse du rêve exigerait que l'on rêve de nouveau dans l'analyse. Mais rêver n'est pas interpréter; aussi celui qui se livre à l'analyse est-il un peu comme celui qui, au lieu de s'endormir dans son lit, laisse vagabonder sa pensée en attendant le sommeil : il voudrait dormir mais quelque chose en lui s'oppose à ce qu'il sombre dans le sommeil, et cette action contraire qui empêche la transformation de ses pensées en images oniriques est comparable à celle de l'attention concentrée dont, selon Freud, on doit faire preuve dans la situation analytique. Il semble que deux forces contraires soient à l'œuvre, aussi bien dans l'état qui précède

l'endormissement — et qui peut se prolonger dans l'insomnie — que dans celui qui est favorable à l'investigation psychanalytique. En tout état de cause, le patient est prié de parler, c'est-à-dire de transformer ses pensées non voulues en propos intelligibles selon l'usage de la langue, ce qui semble nécessiter l'intervention d'une certaine forme de « critique »; aussi n'est-il pas évident que l'attention concentrée dont il doit faire preuve soit d'une nature radicalement différente de celle de la critique qu'il doit abolir.

Retenons que la critique qui s'oppose à l'émergence des pensées non voulues est abolie à un degré variable, ainsi qu'en témoignent d'ailleurs des faits très évidents. A en juger d'après ma propre expérience — qui me paraît semblable à celle de Freud, telle qu'elle nous est connue grâce aux lettres qu'il écrivit à son ami Fliess durant la période de sa grande découverte —, et quoiqu'on n'ait pas l'occasion de se regarder dans la glace pendant qu'on s'adonne à l'interprétation de ses rêves, celui qui observe le cours de ses pensées non voulues ne présente pas constamment des traits détendus. Il n'est pas besoin de glace pour le savoir, car ce qui se trahit dans l'expression du visage est ressenti avec encore plus de sûreté dans l'affection plus ou moins diffuse de l'organisme qu'on nomme affect : tandis que dans l'auto-observation, la plume court, enregistrant les pensées qui s'élèvent de par leur propre force, l'affect est de bien-être; mais le moment est toujours proche où, dans la peine de la réflexion, il faudra pousser cette plume à surmonter l'hésitation. Le travail analytique se déroule sous le signe d'une telle alternance. L'opposition des deux conjonctures se manifeste avec une évidence encore plus grande lorsqu'il advient que la plume cesse d'écrire, soit par oubli, l'auto-observateur s'étant abîmé dans une profonde rêverie, soit au contraire par empêchement, l'auto-observateur qui s'est mué en sujet de sa réflexion ne trouvant plus rien à communiquer à sa plume en dépit de son douloureux effort.

En une première approximation, ce qui vaut pour l'homme qui procède à l'interprétation de son rêve en s'aidant de

l'écriture vaut aussi pour celui qui est étendu sur le divan de son psychanalyste et qui parle, le flux de la voix remplaçant dans ce dernier cas la course de la plume. Il n'en reste pas moins que la situation analytique proprement dite — celle de la séance — est infiniment plus riche d'enseignements que la situation de l'auto-analyse. On ne peut pas assimiler l'analyse qui se poursuit avec le soutien de l'écriture à celle qui se poursuit avec l'aide de la parole prononcée. L'écriture n'est pas indispensable, ou plutôt elle ne l'a été qu'une seule fois — la première — dans la propre psychanalyse de Freud, lequel n'aurait pu la mener à bien s'il n'avait pas été en correspondance avec Fliess et s'il n'avait pas enregistré le matériau nécessaire à la publication de ses découvertes. La parole, à l'opposé, est indispensable à toute cure suivie avec un psychanalyste et elle a toujours été indispensable, car Freud lui-même n'aurait pas fait son auto-analyse s'il n'avait pas eu l'occasion de donner de la voix au cours des séances des patients qu'il avait en traitement (ce thème ne sera repris que dans les dernières pages du présent livre). Je dois ajouter que, d'après mon expérience personnelle aussi bien que d'après le témoignage d'autres personnes, il conviendrait de nuancer l'affirmation selon laquelle l'écriture peut être le soutien de l'interprétation solitaire d'un rêve. Il n'est nullement nécessaire d'avoir la plume à la main pour laisser émerger en soi une succession de pensées non voulues; mais le fait de les consigner et de les conserver ainsi à sa disposition, voire de les figer, peut être un encouragement à surmonter des obstacles et à poursuivre l'interprétation du rêve de manière systématique afin d'aboutir à la satisfaction de posséder comme fruit de son travail le réseau tout entier des enchaînements de pensées. Le côté systématique de l'entreprise exige évidemment l'intervention d'une certaine activité critique, ce qui permet d'affirmer que l'écriture ne saurait être purement et simplement une activité propre à favoriser l'abolition de la critique.

Quoique, contrairement à l'écriture, la parole soit indispensable, les précédentes remarques concernant l'écriture valent

aussi pour la parole prononcée dans la situation analytique. J'ai déjà signalé que l'articulation d'un discours intelligible, ou plus précisément l'articulation de propositions qui ne soient pas agrammaticales — ce qui est le minimum exigible —, supposerait une certaine sorte d'activité critique. De plus, le patient peut penser (quoiqu'il n'en ait pas nécessairement toujours le souci) que ses propos sont enregistrés du côté du psychanalyste qui les écoute. Enfin il n'est pas nécessaire que le patient parle pour qu'émergent en lui des pensées non voulues. Ce dernier point doit retenir toute notre attention. Il faut préciser tout d'abord que Freud ne pouvait pas en saisir la portée à l'époque où il écrivait son chapitre sur la méthode de l'interprétation des rêves, et où il avait encore pour habitude de soutenir très activement ses patients dans le but d'obtenir d'eux les éléments d'une interprétation aussi systématique et exhaustive que possible du symptôme ou du rêve qui était en quelque sorte à l'ordre du jour. Plus tard, lorsque Freud eut cessé de diriger ainsi ses patients, il devait continuer, semble-t-il, à suivre le progrès de leur cure dans une optique assez voisine de celle qui lui avait permis de mener à bien sa propre psychanalyse, en conséquence de quoi il resta assez peu sensible aux particularités de la situation analytique. Il n'est pas attesté — sauf erreur de ma part — qu'il ait jamais considéré le silence d'un patient autrement que comme un obstacle à la poursuite du travail, donc comme une résistance. Mais reprenons notre comparaison entre l'écriture et la parole. Il arrive que l'interprète solitaire ne parvienne plus à communiquer la moindre impulsion à sa plume, et de même il arrive que le patient ne parvienne plus à faire entendre sa voix : dans un cas comme dans l'autre, l'activité critique est la cause de l'empêchement. Tout à l'opposé, il arrive que la plume cesse d'écrire ou que la voix se tarisse alors que les pensées non voulues s'élèvent dans le foisonnement de la rêverie : c'est alors, semble-t-il, que l'activité critique est réduite à son minimum ; pas tout à fait, cependant, puisqu'elle peut encore s'abaisser au point que l'on s'endorme et que l'on ait un rêve.

L'enfant imaginaire

L'ouvrage : Ce livre, paru en 1971, a eu une influence profonde sur la psychanalyse française. D'où l'importance d'une réédition qui a été complétée d'un index, pour en faciliter l'accès.

VISITE D'UN LABORATOIRE. Réception du visiteur. Tout bien arrangé pour lui faciliter la tâche : étiquettes, un ordre exemplaire et classique : la Situation psychanalytique. Le Complexe d'Œdipe. Le Complexe de castration. Puis la recherche personnelle : l'Espace psychanalytique. De toutes ces machines, bien proprement disposées, on montre comment le fonctionnement va de soi. Mais à côté des évidences, on n'épargnera pas au visiteur les hésitations ayant précédé les résultats obtenus, les recherches, les tâtonnements, l'obstination du chercheur... Ce que l'on ressent chez Conrad Stein, c'est que ses théories psychanalytiques ne sont pas pur exercice intellectuel – comme ses détracteurs l'insinuent quelquefois – mais s'authentifient par et dans un inconscient actif et productif, où elles prennent ancrage. Pour ma part, je suis heureux qu'il m'ait été donné de soulever un coin du voile et de retrouver pour moi, et peut-être pour vous, dans un ouvrage technique de grande valeur, une œuvre qui, sans rien ôter au premier, l'enrichit d'une poésie que seule la psychanalyse peut mettre au jour.

Nicolas Abraham, *Critique*, déc. 1973, repris dans *l'Ecorce et le Noyau*, 2^e éd., 1987.

Le titre : Le bénéfice du travail d'une psychanalyse réside dans la production d'une œuvre représentative d'un enfant qui serait à la fois soi et produit par soi et dont l'avènement est supposé devoir se produire du fait de sa reconnaissance par un tiers qui est, en premier lieu, le psychanalyste. Expérience personnelle, pratique du métier de psychanalyste et écriture du texte analytique sont indissociablement unies dans la référence à cet enfant imaginaire.

L'auteur : Assure depuis 1961 un séminaire à la Société psychanalytique de Paris, directeur de la revue *Etudes freudiennes*. A publié, en particulier, *La mort d'Œdipe* ; en préparation, *Commentaire de L'interprétation des rêves, de Sigmund Freud*.

L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni
aux Editions Denoël, Paris



9 782207 234143

9.87 
ISBN 2.207.23414.2

145 FF TTC